

COUTANCES

Jazz sous les Pommiers (19-26 mai). Ouvert et refermé par les musiques d'Afrique du Sud, le festival *Jazz Sous les Pommiers* s'est, pour la neuvième fois, déployé à travers la ville de Coutances. Envahissant tous les lieux possibles, de la rue à la cathédrale, des bistrots au chapiteau du parvis, des caves au théâtre, des centres d'animation à la prison, les musiques que l'on regroupe sous le nom de jazz ont résonné, faisant de la petite sous-préfecture manchoise, l'espace d'une semaine, la capitale de la région toute entière... Impossible, en effet, d'échapper à l'omniprésence d'une manifestation qui prend possession de toute la cité et draine des spectateurs de Rouen jusqu'à Rennes.

Les années précédentes, nous évocions l'atmosphère, les couleurs, la fête (pardon pour ce mot rabâché). A présent, il faut bien parler chiffres : tous les concerts ou presque se déroulent à bureau fermé, à 18 h comme à 21 h. L'an passé, le taux de fréquentation moyen aurait atteint... 98 % (!) tous lieux confondus, marches du théâtre comprises, de quoi faire rêver quelques festivals « prestigieux » de villes plus importantes. Cette année, *JSLP* a donc joué « au petit La Haye » en proposant, les derniers soirs, deux concerts jumelés qui firent le plein. Alors, la recette miracle, dites ? Sans doute une excellente fidélisation liée aux succès précédents, mais aussi une intelligente saison théâtrale et un programme festivalier moderne, équilibré et sans « stars » mais comprenant de nombreuses animations de qualité — fini les orchestres nou-nou amateurs — à l'image de l'étonnant quintette

Z.A.P. Une équipe de bénévoles efficace et motivée, un directeur de théâtre professionnel et dynamique bien épaulé, et des moyens humains et techniques renforcés ont donc permis d'offrir à un public essentiellement régional la manifestation qu'il attend et qui correspond à l'application d'une réelle politique culturelle décentralisée, préférant agir « sur le terrain » plutôt que de soigner son image par rapport à Paris. Bilan : 14 000 spectateurs. Avec ce type de festival « ouvert », la chorale sud-africaine *Amabutho* (huit merveilleux chanteurs émigrés à Londres) peut, sans heurts, laisser le lendemain sa place à l'*Orchestre d'Harmonie de Coutances* qui, dirigé par la main de fer de son chef **Alain Devemy**, se donne les moyens de travailler Gershwin en invitant notamment **Emmanuel Bex** (p) pour une *Rhapsody in Blue* fort bien interprétée. Et quand, sur la même scène, *Artro* précède **Curtis Mayfield**, c'est le premier qui obtient le plus gros succès malgré une musique dite difficile. *Artro* : un saxophoniste (Jean-Paul Autin du *Workshop de Lyon*), un percussionniste (Carlo Rizzo) et un danseur-jongleur (Jérôme Thomas) qui font corps, provoquent et réussissent, au-delà de la forme-spectacle, une réelle visualisation de la musique. Ex-star de la soul music, Curtis Mayfield reste un grand chanteur-poète. Aussi, est-il choquant de le voir accompagné par un orchestre *Série B* bien pâlichon à qui les notions élémentaires de *feeling* et de *swing* sont étrangères. Le swing ? Il faut bien y revenir de temps en temps en rappelant que nous le préférions synonyme de respiration, de souplesse, de pulsation et d'élasticité plutôt que de

tempo régulier et gardien métronome que de la mesure. Évidemment, le swing nous amène à la batterie et nous constatons que les utilisateurs de cet instrument frappent de plus en plus fort, renouant, hélas, avec la tradition exhibitionniste des longs solos-démonstrations où il ne se passe rien mais qui flattent le public, et qu'ils swinguent de moins en moins. Aussi le travail précis, net, la frappe à la fois sèche, puissante et fine, et l'à-propos musical de **Thurman Barker** (avec Amina) apparaît-il au milieu de tous ces cogneurs comme un véritable bain de fraîcheur et de musicalité. Les formations françaises ont tendance à choisir — délibérément ? — d'ignorer cette notion. Aussi faut-il chercher ailleurs et saluer la qualité et l'originalité du travail de *Ces Messieurs*, petit dernier de l'ARFI — comprenant un saxophoniste-vocaliste formidable **Guy Viller** qui a déjà de la bouteille — qui constitue d'ores et déjà la figure de proue de la musique française actuelle par ses choix radicaux, ses alliages sonores inédits et technico-sophistiqués et sa réelle (enfin !) utilisation du synthétiseur. (Xavier Garcia). Beaucoup d'idées aussi dans l'*On/Barthélémy* au niveau des alliages instrumentaux, du son de l'orchestre... et par la liberté laissée aux solistes.

Après *Haze Greenfield* (as) et sa musique forte, intense, tendue, presque dure située dans une lignée McLean/Ornette/Blythe, **Randy Weston** et **Amina Claudine Myers** travaillent un peu dans les mêmes sphères : racines et africité, histoire et quotidienneté, gospel et jazz, la présence indispensable d'une réalité noire.

L'originalité de *JSLP*, c'est aussi, tous les ans, sa journée anglaise. D'abord, des musiciens de la communauté de couleur britannique emmenés par le vibraphoniste **Orphy Robinson** : une copie très bien jouée mais hélas quasi-conforme de *Jazz-Blue-Note* 1960. Autre copie, mais plus impliquée : le *rhythm and blues* joué par **Otis Grand**. Et puis, après que le quartet de **Danny Thompson** (cb) nous ait offert un délicieux cocktail à base de guitare, saxos et cornemuse, **John Surman** apporte une autre dimension. Un superbe duo avec **Karin Krog** — on souhaiterait que l'immense publicité faite à Helen Merrill ne rejette pas trop dans l'ombre des chanteuses aussi merveilleuses — au *Brass Project*, grand orchestre de cuivres (**Henry Lowther** (tp), **Malcolm Griffiths** et **Chris Pyne** (tb), etc.) dirigé par **John Warren** et drivé par l'excelente rythmique **Chris Laurence/John Marshall**. Surman a démontré qu'il restait un des plus grands solistes de son/notre époque, il fallait le redire. **Jean Buzelin**.

BROTHERHOOD OF BREATH La nouvelle arriva en même temps que l'orchestre, en cette fin d'après-midi du samedi 26 mai : **Chris McGregor** était mort quelques heures plus tôt... Quel beau concert a-t-il donné en souvenir de celui qui leur laisse, désormais à tous, la responsabilité de la *Confrérie du Souffle* ! **Dudu Pukwana**, malgré un jeu moins exubérant qu'avant, anima une reconstitution des *Blues Notes* avec, notamment, l'impassible et toujours remarquable **Harry Beckett** (tp), **Joe Malinga** (as) et **Pinise Saul** (voc) avant que, toujours porté par la superbe section rythmique **Ernest Motile-Gilbert Mathews-Thomas Dyani**, le grand orchestre se livre sans retenue pour un final coloré et chaleureux, joyeux et bouleversant. Et, lorsqu'à la fin, tous les musiciens soudés ensemble saluent, une véritable communion s'établit entre eux et le public debout, conquis, émerveillé et surtout conscient d'avoir vécu un événement pas tout à

fait ordinaire. Le dernier mot fut prononcé (en français) par l'excellente chanteuse **Aura Lewis** : « Pour Chris McGregor, pour que sa musique vive toujours. »

JOHNNY GRIFFIN

Griffin (ts), **Hervé Sellin** (p), **Riccardo del Fra** (b), **Charles Bellonzi** (dm). Hôtel de ville de Suresnes, 1^{er} juin.

On se souvient de cette pensée de Paul Valéry soulignant que les dieux peuvent bien inspirer le premier vers mais qu'ensuite, il revient au poète de continuer tout seul, et laborieusement, son poème. Il me semble, au contraire, que le jeu de Johnny Griffin reçoit de bout en bout la faveur divine. Si l'on choisissait une autre mythologie, on pourrait tout aussi bien affirmer qu'il possède la « grâce efficace ». Cela se voit, cela s'entend : c'est un charme qui agit. Il serait alors licite de penser que la musique puisse tomber d'un empêtrée comme un bloc impersonnel et inentamable, mettant en échec notre sensibilité et notre entendement. Mais il n'en est rien. Déjà, la présentation modeste des morceaux rend Griffin attachant. C'est — lentement — dit-il, pour une ballade ; c'est « vite » pour *Just Friends* ; c'est « triste, très triste » pour *Who is me ?* C'est « mélange », pour un morceau d'atmosphère blues. Cet simplicité, cette naïveté même, est à gante, souriante, communicative. A entendre, on comprend que Griffin n'est pas un musicien qui doute. C'est d'abord un artisan qui tient son outil avec respect, attaquant la note avec franchise ; c'est un virtuose rapide et sûr, capable d'aborder tous les registres (succession d'agus éclatants ou notes creusées, enveloppantes) ; c'est un maître dont la sonorité est immédiatement reconnaissable, chaude, profonde et dorée. L'unité de son jeu relève paradoxalement d'une esthétique du rêve : phrases qui se déroulent et se reprennent, schémas itératifs peu à peu incantatoires, balancements réguliers des accents, lambeaux de citations (Charlie Parker) ; et l'on ressent en permanence une tension entre la voix du lyrisme et celle de la retenue forcément nécessaire à l'énonciation claire. On tient peut-être là le secret du charme agissant de cette musique : elle est assujettie à la raison classique (« ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ») mais elle accueille la fascination onirique. Cette alliance des contraires, on la retrouve naturellement dans la composition du quartette : **Hervé Sellin** et **Riccardo del Fra**, l'un l'autre aérien, remarquablement déli et inventifs dans leurs solos ; **Charles Bellonzi**, au contraire, assurant une pulsation très physique et appuyée. Enfin, ce n'est pas un hasard, et on le comprend mieux maintenant, si Johnny Griffin a pour surnom Little Giant. Si **Tristan Tzara** était « l'homme approximatif », Griffin est l'homme oxymorique, l'homme de l'alliance des contraires. **Lucien Giraud**.

This publication
is available
in microform.

University Microfilms International
300 North Zeeb Road 30-32 Mortimer Street
Dept. PR Dept. PR
Ann Arbor, Mi. 48106 London W1H 7RA
U.S.A. England